

Guillaume Marie

Les
Vatères
du
Château

Bouclard



Les Watères du château

Guillaume Marie

Les
Watères
du
château

Bouclard

« Un matin, je me suis levé et je me suis dit : tu ne sais rien, rien, rien ; tu es nul, nul, nul (je me tutoie). Mais est-ce que c'est une raison pour ne pas écrire un roman ? Évidemment, non. »
Jacques Roubaud, *L'Enlèvement d'Hortense*

Chapitre premier, où l'on prend
connaissance du héros de ce livre,
qui en est aussi le narrateur,
et où l'on entend parler de sa famille
pour la première fois

Pendant les pluies d'avril, opération nettoyage. Dans les pièces des deux premiers niveaux, je pouvais passer l'aspirateur partout. Mais aux étages du dessus, les prises étaient disposées de telle façon qu'il était absolument impossible d'atteindre le couloir du troisième et les watères du quatrième. Le cordon de raccordement électrique était tout simplement trop court. Si bien que depuis qu'un tel engin avait fait son apparition au château, grâce à ma grand-mère, à la fin des années 1970, jamais ces endroits n'avaient été aspirés. Et dans le long couloir du troisième, comme aux vécés du quatrième, la poussière, évidemment, s'accumulait.

Car personne ne se donnait la peine de sortir le balai – je n'ai d'ailleurs pas souvenir que nous en possédions un, ce qui devait être là encore un héritage de ma grand-mère: elle avait dû jeter tous les balais de la maison dès l'achat de

son premier aspirateur, décidant une fois pour toutes que l'heure était à la modernité et qu'il n'était plus question de revenir aux méthodes de nettoyage du Moyen Âge de son enfance. De même au moment du passage à l'euro, dès le lendemain du changement de monnaie, elle disputait ma mère qui continuait à compter en francs. Le problème de l'accessibilité de certaines parties du château au nouvel appareil lui était accessoire.

Le couloir du troisième n'était pas un parallélépipède aux solides angles droits, comme on peut raisonnablement en attendre d'un couloir. Il était courbe : car il épousait en un arc de cercle la rotondité du mur à cet endroit du château. Ainsi, si l'on se plaçait à son entrée, dos à la porte, on ne pouvait en apercevoir le bout : on le voyait faire son virage. Mais le regard, lui, continuait sa route, tout droit, traversait la baie vitrée qui courait le long du mur, plongeait pour finir dans la petite vallée que nous avions à l'ouest. En revanche, si l'on se mettait à l'exact milieu du couloir, le dos contre la baie vitrée, et que l'on regardait alternativement à droite, puis à gauche, on voyait deux segments parfaitement identiques, symétriquement chacun étant le double de l'autre, et l'on pouvait reconstituer mentalement l'intégralité de la courbe.

Mon père avait fait faire un tapis extrêmement luxueux à La Maison du Tapis, luxueux en cela qu'il était unique puisqu'il collait parfaitement à la forme particulière du couloir du troisième. Le directeur de La Maison du Tapis lui-même était venu prendre les mesures.

Or l'incapacité de mon filin gainé de caoutchouc à se dérouler sur toute la surface du troisième faisait que ce tapis prenait complètement la crasse. Pour le nettoyer régulièrement, il eut au moins fallu posséder une rallonge, et nous n'en avions pas – de cette lacune je n'ai aucune explication. Alors mon père se contentait d'envoyer l'objet se faire lustrer directement à La Maison du Tapis une fois par an à l'automne. Il nous revenait quelques jours après, posé de nouveau par quelques employés à qui maman faisait servir un café arrosé d'alcool.

Au quatrième la situation était différente, puisque la disposition des prises faisait que seuls les watères-closettes ne pouvaient être atteints par mes grands coups d'aspirateur. Ils étaient bizarrement situés très loin de la zone habitable de l'étage, au moins de celle que nous fréquentions, nous comme les invités. Il fallait pour les atteindre traverser une bonne partie d'une aile ancienne et on disait toujours qu'il était nécessaire de prévoir cinq bonnes minutes de trajet pour y parvenir. Dans la famille de ma mère, on citait encore la phrase d'un oncle qui avait lancé à un de ses amis qui se plaignait de cette distance: « eh bien, pisse par la fenêtre! »

Ma gêne était que les invités, voyant la saleté de ces vécés après avoir parcouru les si nombreuses pièces qui les séparaient des suites du quatrième, pensaient qu'ils avaient échoué dans une partie oubliée du château, qu'on n'utilisait plus depuis peut-être la dernière guerre ou qui sait même depuis la Première, partie laissée aux fantômes sans doute, en tout cas qu'ils avaient mal compris les instructions de

ma mère, et se demandaient s'ils sauraient retrouver leur chemin jusqu'au petit salon. Je me rappelle qu'un invité était revenu des toilettes tout essoufflé, ayant couru pour nous retrouver parce qu'il avait eu peur de s'être perdu dans cette aile, un peu effrayé de s'y retrouver seul, tant les histoires qu'on racontait sur la maison et même sur la famille avaient prise sur l'esprit des gens.

Ma sœur à cette époque était encore au château et rageait sur tous ces inconvénients. Quant à nous, nous ragions qu'elle fût encore au château. Et de toutes les façons la charge du grand nettoyage annuel m'incombait par je ne sais quel mystère de la répartition des tâches, alors qu'elle n'avait dans son attribution qu'à ramasser les pommes une fois par an – mais nous n'avions que trois pommiers – et ranger sa chambre une fois par mois, en quoi elle était aidée par notre Madame.

Quant à moi, les pluies d'avril annonçaient aussi que j'allais devoir m'occuper des lampadaires du grand salon. Il fallait les nettoyer au chiffon, un par un, et puis des vitrines de la bibliothèque, et puis des collections de mon père, tout cela seul, sans l'appui de notre Madame qui était bien la seule à défendre ma sœur.

J'avais au moins une compensation qu'elle n'avait pas, parce que notre Madame avait avec notre jardinier un fils d'à peu près mon âge qui me donnait l'exclusivité de l'accès à ce qu'il cachait dans son pantalon. Un jour je l'avais surpris derrière la grange à pommes en train de pisser son nœud à la main. La chose était épaisse et paraissait bien lourde; et malgré moi j'en tombais amoureux. Par chance

il faisait partie de la même confrérie que moi : il me laissa m'en approcher. Et depuis c'est régulièrement qu'il m'emmenait dans sa chambre, où dans son lit nous expérimentions certaines figures et quelques gymnastiques. Jamais il n'a voulu que nous fassions ces choses dans la grange ni même sur la petite île de l'étang, ce qui m'aurait bien plu – ni en avril me prêter une rallonge, ce qui nous aurait évité tant de gêne.

Puisque ma sœur et moi nous n'allions pas à l'école, nous ne connaissions du monde que ce qui en était dit dans les livres dont papa avait hérité de son père ; autant dire pas grand-chose, sinon les exploits des grands militaires de la famille, les formes des champignons, les noms des planètes, les styles des églises, les fleurs des Pyrénées – mais le château était en Normandie –, les *Essais* de Montaigne ce qui n'est pas si mal, les poésies de Chénier ce qui est atroce, et la chose la plus récente était un *Claudine en ménage*. Ma sœur détestait les livres ou feignait de les adorer pour mieux échapper aux réunions de famille quand plongée dans un missel de Coutances de 1858, qu'elle ne lisait évidemment pas, elle marmonnait qu'elle ne viendrait pas manger.

Quand tombaient les averses du début du printemps, je sortais donc les chiffons et puis donc l'aspirateur qui était davantage une petite brouette accrochée à un sac ou l'inverse. J'enfilais une salopette qui avait dû être à Maxime, l'aide de camp de ma grand-mère qui s'était noyé. Je passais une semaine entière à ces travaux de dépoussiérage. Mon père y tenait absolument et moi-même sans le dire je n'y

étais pas tellement opposé. J'aimais beaucoup la maison et chaque année à la faveur du nettoyage j'y découvrais un nouveau quelque chose : une niche sur un mur à la cave dans laquelle une statue de saint veillait sur quelques toiles d'araignées – je les avais laissées tranquilles –, une porte sous un escalier où pourrissait un très vieux berceau, un tableau derrière un grand rideau, un tiroir sans doute pas ouvert depuis cent cinquante ans dans lequel je dénichais un petit miroir à main et du très vieux papier à lettres à notre nom. Je prenais un jour par niveau. Au premier cela rendait folle ma sœur qui détestait le bruit de l'aspirateur – c'est vrai que son sifflement était horrible, et quand j'atteignais son aile, pour l'agacer j'insistais bien sur chacune des lattes du parquet, cognais du manche contre les portes comme un dingue et chantais à tue-tête un air de comptine sur lequel j'inventais des paroles absurdes.

Au troisième, maintenant je peux le dire : le tapis courbe dissimulait très bien la poussière. Parfois notre Madame ou moi nous en ramassions des moutons que discrètement nous lancions au vent depuis la baie vitrée. Mais dans les toilettes du quatrième la situation était hors de contrôle. Le sol en était presque noir. Mon père curieusement y avait fait installer une étagère et avait disposé quelques livres, comme punis, en tout cas mis au ban de sa bibliothèque. Ils étaient recouverts, réellement, de saleté. Un jour j'en avais saisi deux et les avais un peu nettoyés : c'étaient un manuel rose-croix et une très vieille édition des *Bijoux indiscrets*.

Après quelques années, j'avais annoncé à la famille que je ne passerais même plus le chiffon ou la balayette dans les watères du quatrième tant que papa n'aurait pas acheté une rallonge. Mais il était du genre à justement ne rien céder au moindre chantage et ma mère s'en fichait. Ma grand-mère m'aurait compris je crois, elle avait l'esprit pratique hérité probablement de son père qui est connu pour avoir été un grand administrateur. Quand j'étais très jeune elle était encore dans son aile avec ses propres employés et après elle est morte bien sûr, tout le monde est au courant.

Quand je me plaignais des toilettes du quatrième, personne ne me prenait au sérieux et surtout pas ma grande sœur.

Parce que j'étais son préféré quand elle était encore vaillante, ma grand-mère m'invitait tous les mois dîner à Saint-Mer. Le jour prévu j'allais dans son aile. Ses employés étaient déjà partis. Je la trouvais assise dans la cuisine, parce que c'était la pièce la plus proche de la petite porte par laquelle je passais, en manteau de fourrure qu'elle avait enfilé toute seule, avec déjà son chapeau et ses bottines, son sac à main sur la table de formica: elle m'attendait. Dès mon arrivée elle appelait un taxi pour descendre à Saint-Mer qui n'était pourtant pas bien loin. Dans le restaurant elle essayait de s'asseoir toujours à la même table et me réservait en face d'elle ce qu'elle estimait être la meilleure place. Et pour moi c'était la meilleure place simplement parce que j'étais avec elle.

Pour la table pour les commandes pour être servie pour obtenir un autre couteau pour du vin pour payer pour son

manteau pour ouvrir la porte, ma grand-mère était insupportable avec les serveurs du restaurant. J'en étais sérieusement gêné et je leur souriais très fort pour compenser. À sa décharge, si elle agissait comme cela, c'était parce qu'elle n'arrivait simplement pas à imaginer qu'ils n'étaient pas ses employés.

Il est arrivé un moment où le restaurant a changé de propriétaire, de nom et de carte. Cela ne faisait pas telle-ment partie du plan général de ma grand-mère. Alors elle continuait de donner le nom du précédent établissement pour destination au taxi et, arrivée, elle commandait le plat qu'elle mangeait du temps de l'ancienne équipe et qui n'était plus sur la carte. Ils le lui préparaient quand même, avec une mauvaise humeur évidente qu'ostensiblement elle ne relevait pas.

Au sortir du restaurant même s'il pleuvait nous marchions un peu sur la digue, quelques mètres, et elle s'appuyait sur mon bras en me racontant des choses. Le taxi arrivait. Nous rentrions au château. Je l'embrassais très fort sur les joues.

Le seul véritable caprice que j'ai jamais fait, c'était pour avoir des paons. Et papa bizarrement avait fini par dire oui. J'en avais eu deux couples à l'un de mes anniversaires, celui de mes quatorze ans je crois. Deux femelles et deux mâles que j'ai tout de suite adorés. Ils étaient très beaux et très bêtes, poursuivant tout le monde en poussant des cris, essayant de voler, bouffant les plantes, se battant avec le vieux cygne quand il s'éloignait trop de l'étang. Même notre chat en avait peur. Je les prenais en photo tout le

temps, avec le vieil appareil argentique que j'avais trouvé sous un lit à la faveur d'un de ces nettoyages, par exemple quand ils étaient perchés sur le vieux muret derrière la chapelle : c'est splendide, me disais-je. Mais quand les photos étaient développées mes paons posés sur ces pierres du XVII^e siècle avaient l'air de gros dindons moches sur une décharge. Ce que j'aimais surtout c'était qu'ils disaient *léon*. Tout le temps. Parfois on n'y faisait plus attention et puis tout à coup, à table pendant un silence par exemple, surgissait un *léon*. Alors je souriais.

Le dimanche vers 10 heures tout le monde allait à la messe, notre Madame aussi bien sûr avec son mari et leur grand fils, mais pas moi : j'étais assez insolent pour répondre à ma mère qu'ayant eu un cardinal et deux évêques dans la famille on avait assez donné du côté de la religion. Alors j'étais chargé du ramassage des œufs et du nourrissage des poules.

Un de ces matins, gagné par la bêtise molle qui vient quand on s'ennuie trop, je m'étais astiqué pour passer le temps dans l'enclos des poules, pantalon sur les chevilles et vent sur les couilles. La chose avait été plutôt amusante mais je n'avais pas du tout envisagé qu'aussitôt après la fin de l'opération les poules se jettent sur le foutre répandu sur le sol, pour le becqueter. Les trois ou quatre jours d'après je me levais très tôt pour récupérer tous les œufs et les jeter dans l'étang.

« Les poules ne font plus d'œufs », avait dit un matin notre Madame à ma mère alors qu'on prenait le petit déjeu-

ner dans la salle du bas. « Pas un aujourd'hui, pas un les derniers jours, je n'y comprends rien. »

Ma mère n'en avait rien à fiche et avait continué sa tartine mais ma sœur avait aussitôt demandé à notre Madame avec sa façon de plisser les yeux si elle était sûre, si elle avait bien regardé. Et tout son regard disait : JE TE SOUPÇONNE DE NOUS VOLER NOS ŒUFS DU MATIN. Alors évidemment notre Madame qui était l'honnêteté même avait rougi, et avait rougi d'avoir rougi. Et rougissant, s'était dit que peut-être c'était parce qu'elle était coupable. Elle avait aussitôt envoyé son fiston en acheter, des œufs, sur le marché de Saint-Mer, une douzaine, sur son argent personnel.

À part le fiston de notre Madame et une fois par semestre ma cousine Laurence, qui avait mon âge, je ne voyais pas grand monde. Avec elle nous jouions surtout à nous raconter des histoires en courant dans les ailes du château. Le fiston de notre Madame me prêtait ses bédés et me faisait parfois essayer ses vêtements qui étaient à la mode quand moi pour me vêtir je devais piocher dans la grande malle où tout un tas de vieux trucs pour homme avaient échoué. Il aimait bien quand je portais la salopette de Maxime parce que parfois je ne mettais rien en dessous.

Nous les enlevions aussi parfois entre nous, les vêtements, comme j'ai déjà dit, et finissions sous ses draps. Il avait, dans ses gestes, quelque chose de très volontaire.

Pendant tout le début de mon adolescence, j'étais assez déprimé, surtout à cause de ma solitude, des mauvais habits que je portais et de ma sœur. Mais c'est parce

que je ne connaissais pas la chance que j'avais. Quand mes parents ont vendu le château, évidemment j'ai regretté tout cela, et même la cohabitation avec ma sœur.

Les paons ont été donnés au jardin public de la ville et j'en ai eu le cœur brisé. Les poules, mangées les dernières semaines, une à une. Le cygne était déjà mort et les employés renvoyés. Je n'ai même pas dit au revoir au fiston de notre Madame parce que quand nous sommes partis, il était en voyage scolaire au ski. Je ne l'ai d'ailleurs jamais revu. Nous avons déménagé dans une petite maison nouvelle, qui était dans un bourg à quelques kilomètres du château. Et dans cette petite maison nouvelle, l'aspirateur a pu passer partout.

Chapitre deux, où Guillaume fait l'expérience de la forêt obscure

les arbres m'environnaient et parfois me frôlaient
sous mes pieds le crissement des feuilles faisait
comme un son de grillon je n'avais pas froid
j'avais dix-sept ans et déjà la taille que j'ai encore aujourd'hui
vingt centimètres de moins que les deux mètres
au contraire la fraîcheur de la nuit me faisait du bien
je respirais mieux j'avais ce qu'on appelle une lampe de
poche
et la tenais devant moi au niveau de ma poitrine
parfois une souche faisait un obstacle sombre
sur le sentier
le petit sentier que je prenais ce soir-là
pour rentrer et la lumière était assez faible éclairait à trois
mètres je dirais
je venais de quitter Julien que j'avais laissé dans un champ
le sentier traversait la forêt très ancienne de ce coin-là

parfois des souches tombaient devant moi
mais ce n'était qu'un mouvement de ma lampe
qui faisait bouger les ombres
au départ du sentier les arbres étaient plus jeunes et il y avait
une table de pique-nique
mais maintenant la forêt était très dense sans doute des
résineux
derrière et le long du sentier une rangée de têtards de saules
têtards de frênes têtards
qui se jetaient sur moi mais c'était le mouvement de ma
lampe
et tout était relativement silencieux
sauf mes pas sur les feuilles et sans doute aussi les aiguilles
un crissement régulier il devait être pas loin de onze heures
du soir
il faisait très nuit j'avais essayé sans la lampe j'avais laissé
Julien
qui dormait dans le champ
sous la tente où je n'avais pas voulu rester Julien
avec ses yeux noirs et ses mains fines qui s'étaient mises à
se balader
sur mon bras d'abord le sentier plongeait en descente impos-
sible sans la lampe
je sentais l'humus à cause de la fraîcheur mais aussi la forêt
le bois vert
des têtards
entrons dans le vif du sujet j'étais sur le sentier et les
branches parfois

me frôlaient et quand je levais la tête les arbres se rejoignaient au-dessus
du sentier l'impression de silence et l'odeur forte de la nature
l'humidité
je descendais avec la lampe de poche devant moi à un moment j'ai eu
envie de toucher le sol
je voyais bien la différence entre les arbres du sentier et les sapins derrière
en rangs serrés qui s'envolaient parfois mais c'était à cause de ma lampe
et quand je m'arrêtais il n'y avait presque plus aucun bruit
le sol était frais j'avais tellement eu chaud dans la journée que je me suis dit que j'aurais pu dormir ici mais je n'avais rien
et envie de rentrer j'entendais quand même aussi un peu de vent dans le haut des sapins
et les insectes de la nuit le bruit régulier qui ressemblait un peu à une alarme
douce et parfois des papillons de nuit fonçaient sur ma lampe Julien
ses doigts ses joues un calme qui allait bien avec le champ qu'il avait choisi
le sentier descendait et quelquefois des mouches
je me suis retrouvé devant une branche très grosse et j'ai pensé
que je m'étais trompé de route je ne pouvais pas monter dessus à cause des petites branches

coupantes je l'ai contournée et j'ai commencé à entendre un
petit bruit d'eau
au moment où j'ai retrouvé le sentier j'ai eu un frisson je me
souviens parce
que ma lampe a bougé et tout à coup j'ai vu un énorme
machin se pencher
sur le sentier mais c'était encore une ombre et je pensais que
je m'approchais d'une rivière
des moustiques autour des têtards le son de mes pas qui
changeait ma lampe
faiblissait son halo ne donnait plus qu'à un mètre environ
et les insectes
ne s'y précipitaient plus
comme avant et des longues branches de houx m'ont touché
le bras
le ciel du sentier était noir et je ne savais plus si c'était le ciel
ou les branches
des sapins qui se rejoignaient je me souviens du houx à
cause des piquants
quelque chose est tombé pas si loin de moi peut-être un
bout de bois ou
une bête tout était noir et au-dessus de mes épaules je sen-
tais l'obscurité
et toute une partie de la forêt très sombre derrière ma nuque
et le sentier j'entendais la rivière je ne savais plus
les têtards derrière moi
et peut-être des bêtes et je ne pouvais pas me retourner
je savais que je ne pouvais pas me retourner la nuit était trop
pleine

derrière moi je n'aurais rien capté et peut-être j'aurais vu
quelque chose qui m'aurait
paniqué le sentier tournait devant un gros arbre et derrière
je ne savais pas il y avait des ombres
et ma lampe qui ne remplissait pas exactement sa fonction
et l'obscurité de la forêt
que j'avais laissée derrière moi devenait quelque chose je ne
savais pas quoi
mais je ne me retournais pas je ne me retournais pas
quelque chose comme une masse noire ou un gros rocher
qu'on traîne et quelque chose
d'aigu parvenait à mon oreille un tintement mais c'était
peut-être mon imagination et
le sol était lourd
je n'arrivais plus bien à distinguer les arbres plus lourd qu'au
début
et derrière quelque chose comme une nuit noire me pour-
suivait avançait
en même temps que moi vers la rivière
et il y avait toujours les grillons qui crissaient à moins que
c'étaient mes pieds
sur les feuilles et tout à coup j'arrivais devant une sorte de
gros rectangle noir et c'était peut-être
encore une illusion à cause de ma lampe mais non
c'était tout simplement un pont et j'ai franchi la rivière
Julien
qui avait glissé dans mon duvet tout à l'heure avait des lèvres
mouillées